

ROYALISTE

BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

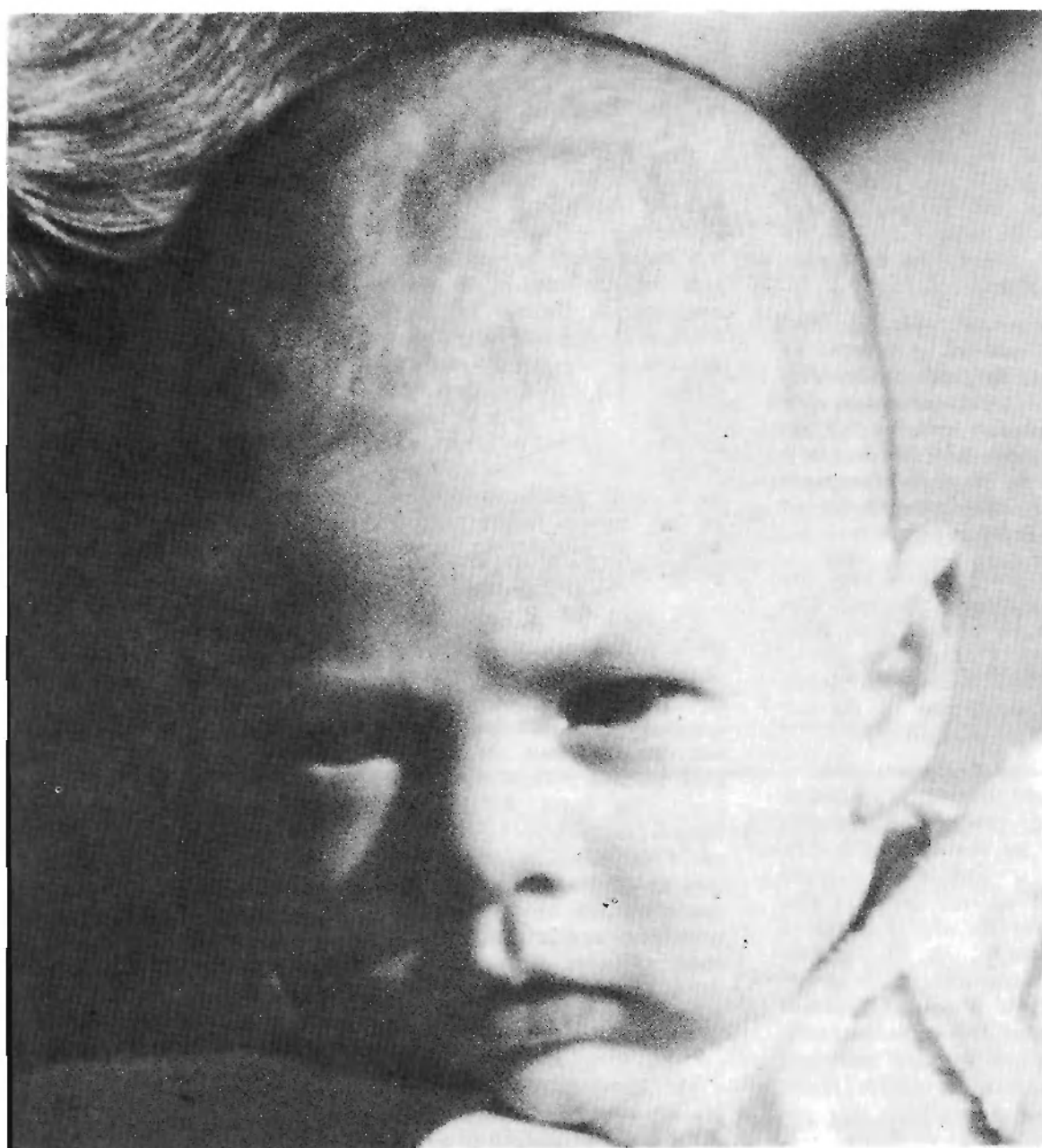
Directeur politique : Bertrand Renouvin

12 OCTOBRE AU 25 OCTOBRE 1978

8^e ANNÉE — N° 278 — 4,00 F

génétique :

les nouveaux sorciers



**partis :
le retour
des mêmes**

page 3

**la paix
contre la
palestine**

page 4

**l'école
parallele,
ferment du
renouveau ?**

page 9

**livres :
breton ou
tranquille ?**

page 8

Quelques mois après la victoire de la majorité, le doute est partout dans le pays. Il se manifeste dans les consultations électorales, dans le jeu des partis (La Nation française par Jacques Destouches). Comment en serait-il autrement, alors que l'héritage institutionnel du Général de Gaulle est rongé par le giscardisme (éditorial de Bertrand Renouvin) que des problèmes fondamentaux de sociétés provoquent des scandales : scandale des banques analysé dans notre Presse au crible, scandale des accidents de travail (billet de Pierre Boildieu), robotisation des travailleurs (Mauvaise humeur de Frédéric Aimart).

Période de remise en question propice aux réflexions d'un Jean-Marie Domenach dont la foi éclaire le projet politique (Idées de Gérard Leclerc) mais aussi à des idéologies perverses comme celles du G.R.E.C.E. dont le Pr Jacquard dénonce l'imposture scientifique (notre dossier).

Des incertitudes, les royalistes entendent sortir pour rendre l'espoir aux Français, par leur personnalité régionale reconquise (article de Bénédicte Héliez) par l'innovation pédagogique (les écoles Perceval vues par Régis Coustenoble), par l'affirmation personnelle, celle de l'anarchie que fut Dominique de Roux (Lettres par Basile Quentin). Enfin, la restauration d'une légitimité amorcée par la Constitution de la V^e République (éditorial) à laquelle se vouera toujours plus notre Nouvelle Action Royaliste (rubrique Mouvement).

ROYALISTE

BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

17, rue des Petits-Champs,
75001 Paris

Téléphone : 742-21-93

- Abonnements :

3 mois : 30 F

6 mois : 50 F

1 an : 90 F

soutien : à partir de 150 F
C.C.P. Royaliste 18 104 06 N
Paris

- Changements d'adresse : joindre la dernière bande d'abonnement et 4 F en timbres pour les frais

- Les illustrations et les photos de ce numéro ont été fournies par le groupe audiovisuel et sont la propriété du journal

- Directeur de la publication : Yvan AUMONT

- Imprimé en France - diffusion N.M.P.P.

N° Commission paritaire : 51700

le pouvoir des banques.

Les banques? De modernes cavernes pour voleurs astucieux qui n'hésitent pas à afficher leurs mauvaises intentions? « Votre argent m'intéresse », proclamait une publicité que personne n'a oubliée... Telle est la conclusion d'une remarquable étude publiée par Le Nouvel Observateur (numéros 723 et 724) qui montre que les banquiers vivent et profitent de l'inflation, et se servent de l'argent volé aux Français pour accroître leur main-mise sur l'économie. Ainsi, explique Jean Allain, « Les grandes banques d'affaires et surtout les deux principales d'entre elles - Paribas et Suez - sont à la tête de véritables empires industriels, commerciaux et bancaires. Grâce à leurs portefeuilles boursiers qui comportent des dizaines de milliers d'actions de sociétés cotées, elles en détiennent le contrôle.

Chacun sait, par exemple, que le numéro un français de l'édition, Hachette, est dans l'orbite de Paribas qui exerce aussi une influence déterminante sur des groupes aussi divers que le Crédit du Nord, la Compagnie bancaire, Thomson, Poliet et Chausson, S.C.O.A., etc.

Cela peut paraître bien abstrait au simple détenteur d'un compte en banque. Mais sait-il que, les Français ont perdu, en laissant dormir leur argent à la banque, plus de dix milliards de francs en un an?

Car les banquiers profitent de façon éhontée de l'inflation. D'abord, parce que les dépôts à vue ne sont pas rémunérés. Donc, si leur taux d'intérêt nominal est nul, leur taux d'intérêt réel est négatif et égal à l'inflation (- 9,4 %). Les banquiers répondront que la gestion des dépôts à vue est coûteuse. Mais alors, pourquoi multiplier les guichets et faire campagne pour le deuxième compte? Quant aux comptes sur livret, qui permettent de placer des sommes immédiatement disponibles, ils produisent un intérêt réel également négatif puisque leur taux

d'intérêt nominal (+ 6,5 %) est inférieur au taux d'inflation (+ 9,4 %). C'est pourquoi : les banquiers ont intérêt à la hausse des prix, et qu'ils militent au « parti de l'inflation » avec, cependant, cette nuance essentielle : pour profiter continuellement et pleinement de l'inflation, ils doivent disposer d'assez de dépôts pour n'avoir pas à acheter de la monnaie sur le marché monétaire ou à la Banque de France, à des taux d'intérêt qui, eux, suivent le mouvement de l'inflation. D'où, répétons-le, l'importance stratégique de la détention des dépôts.

Mais l'inflation avantage-t-elle les banques au niveau des prêts qu'elles consentent? A priori, répond Philippe Simmonot, elles n'en tirent ni avantage ni désavantage dans la mesure où elles réussissent à indexer les taux d'intérêt qu'elles font payer à leur clientèle sur la hausse des prix. En termes réels (compte tenu de l'inflation), le « taux de base bancaire », qui sert de fondement à tout l'édifice des taux d'intérêt payés par la clientèle emprunteuse, est parfois positif, parfois négatif, la plupart du temps proche de zéro (...).

Ce taux est toutefois servi au « meilleur client », c'est-à-dire au « débiteur idéal » dont le risque de défaillance est pratiquement nul; pour les autres, soit presque tous les clients réels, les taux peuvent être beaucoup plus élevés et atteindre aujourd'hui jusqu'à 16 % dans le cas d'une entreprise, et jusqu'à près de 20 % dans le cas d'un particulier. Les banques parviennent donc, au minimum, à répercuter sur leurs clients les incidences que pourrait avoir sur elles-mêmes la perte de pouvoir d'achat de la monnaie.

Mais, pour mesurer l'ampleur des super-profits bancaires tirés de l'inflation, il convient de considérer les deux lames de la paire de ciseaux : les taux d'intérêt servis aux déposants et ceux

imposés à la clientèle emprunteuse. Il apparaît alors que le banquier français est en mesure de répercuter deux fois l'inflation, une première fois sur les déposants, et une seconde fois sur sa clientèle emprunteuse. Une fois de trop : voilà l'anomalie dont il tire le super-profit d'inflation.

Sans doute ce jeu a-t-il des limites, que le gouvernement fixe lorsque l'inflation est trop forte. Mais l'encadrement du crédit fige les positions acquises et gêne les banques les plus dynamiques. Le relèvement des taux d'intérêt pénalise celles qui manquent de dépôts et dépendent du marché monétaire. Ces deux mesures renchérissent le prix de l'argent payé par les banques et aboutissent à transférer à la Banque de France, puis finalement au Trésor public, au moins une partie des super-profits bancaires nés de l'inflation. On le sait trop peu : à la suite de la politique de restriction du crédit, la Banque de France a versé à l'Etat plus de cinq milliards de francs en 1973, et près de dix milliards de francs en 1974.

Tout se passe comme si le « banquier suprême » du casino France (c'est-à-dire l'Etat) finissait par rafler tout ou partie des mises sur la table du jeu de l'inflation. Mais les cartes dont disposent les partenaires ont changé en cours de jeu : dans les « mains » des banquiers, se sont glissés quelques atouts maîtres.

Conclusion de Philippe Simmonot : Disons-le : les nationalisations de 1945 n'ont rien résolu et une fois affadi le sel de la Libération, elles ont plutôt aggravé la confusion. La réforme de la banque passe par la restauration de l'Etat, pour parvenir ensuite au rétablissement de la dualité des fonctions régaliennes et bancaires. Tout le reste n'est que rafistolage. Mais, contre les féodalités financières et le vol organisé, qui restaurera l'Etat?

Jacques BLANGY

rentrée politique : la farce

C'est la rentrée. La rentrée parlementaire, c'est-à-dire la véritable rentrée politique. Les décors sont en place. Et les voici tous les uns après les autres, le groupe Giscard-Barre en tête d'équipage, dans une mise en scène où le mélange du grotesque, de l'absurde et du tragique évoque quelque représentation de l'univers de Jérôme Bosch.

C'est la rentrée, avec le refus des citoyens à l'égard de la politique gouvernementale. Refus, mais aussi désarroi face à une gauche en qui tant avait espéré et qui n'offre plus comme recours que son incohérence, ses mesquineries et ses velléités, atouts non négligeables dans la stratégie du Premier ministre, Barre, qui a besoin de toute sa suffisance et de sa voix la plus docilement affectée pour expliquer, si besoin en était, qu'il continue sa politique, que celle-ci a produit des effets et qu'elle en produira encore. Peut-être jusqu'à l'an 2000...

DEFAITES

Inutile d'insister sur les effets en question : six mois après les législatives, les électeurs consultés à l'occasion des partielles ont naturellement dit « non » au gouvernement et aux conséquences de sa politique. Ils l'ont fait sans équivoque, puisque des candidats de la majorité présents en Seine-Saint-Denis, dans le Gers, le Pas-de-Calais, la Meurthe-et-Moselle et à Paris, aucun ne siégera à l'Assemblée Nationale. Le dernier verdict est celui qui a frappé Christian de la Malène dimanche dernier. Sa défaite sans bavure marque assez bien le rejet des électeurs, non seulement à l'égard du gouvernement, mais aussi envers ces notables principaux incrustés comme des parasites dans la vie locale et abusant de la détresse et de la confiance de certaines catégories d'électeurs défavorisés (comme les personnes âgées) par un bourrage de crâne aux limites de la dignité, aux seules fins de leur désir de rester incrustés aussi longtemps que possible. Pour exprimer leur mécontentement et leur angoisse, sur lesquels on a déjà beaucoup dit,

les Français concernés n'ont eu à leur disposition qu'un instrument tordu : la gauche.

DECHIREMENTS ET DEBATS

La gauche, dans un numéro à épisode comme elle en a le secret. Pour commencer, Robert Fabre va s'occuper de déloger les colonels à la retraite qui bouchent les trous dans la fonction publique, tandis que son mouvement, d'ailleurs à court de moyens, le sermonne et le fustige. Et voici que le parti communiste, au nom duquel Fiterman se livre à une lamentable autocritique après la déconvenue de son parti dans le Pas-de-Calais. Juquin claque la porte du droit de réponse à la télévision. La fête de l'Huma : plus décevante que jamais cette année. Et déjà se dessine le XXIII^e Congrès, pour mai 1979. La longue et cérémoniale comédie du débat démocratique à la base va donc commencer : je compatis sincèrement envers mes jeunes camarades communistes qui vont s'y livrer avec foi, pour aboutir, malheureusement, à des résultats aussi peu tangibles qu'à l'issue du XXII^e Congrès. On voudrait que ce XXIII^e Congrès soit le leur. Mais ils ne seront guère l'avant-garde que d'un appareil sclérosé, replié et fantasmagorique, d'une bureaucratie qui reste, quoi qu'ils en aient, conservatrice, dogmatique et sans imagination aucune. Du reste, que peut-on attendre du P.C.F. tant qu'il gardera la prétention exorbitante de représenter l'avant-garde du peuple de France ?

Le P.S. : tout semble tourner à l'heure actuelle autour de l'éventuelle succession de Mitterrand, et des échéances de 1981. Le débat et les manœuvres qui s'y sont en-



Michel Debré : la menace de rupture.

gagées à l'occasion des propos de Rocard (sur le style un pas en avant, un demi-pas en arrière) éclipsent par leur nature les victoires électorales des partielles : pour Mitterrand, « on est toujours l'archéo de quelqu'un », mais son parti est bel et bien l'archétype et le reflet du système politique actuel. Le P.S., dans ses problèmes de conscience et ses états d'âme, progresse et se complait sur l'échiquier politique, et son flou artistique lui permet cette aisance informelle et peu compromettante. Autant dire que les électeurs n'ont envoyé à l'Assemblée Yvon Tondou ou Edwige Avice que pour la formalité du vote d'une motion de censure. Ni plus ni moins de ce côté là.

PROBLEMES ? AUCUN

Quant au R.P.R., le voilà engagé dans sa classique escalade verbale à grand spectacle, comme l'ont montré les récentes journées parlementaires de ce parti à Biarritz. La « rogne » et la « grogne » y vont de plus belle, les cactus se multiplient en direction de Barre et de Giscard, on envisage avec délectation de démolir le budget, on manie les mots de « légitimité » et de « vigilance ». Jusqu'aux paroles de Michel De-

bré, menaçant d'une rupture, et chaudement applaudi par Chirac. « Paroles, paroles » : tous ces discours, qui traduisent bien sûr l'embarras du parti chiraquien face à une absence de stratégie qui date déjà d'un an, ont toutes les chances de se traduire par une soumission parlementaire en bonne et due forme. Comme pour l'Europe, comme pour la politique étrangère ou économique, comme pour tout le reste.

Pendant ce temps, Giscard d'Estaing déjeune. En présence des pères de la V^e République, il brandit l'arme de la dissolution en cas de mise en échec du gouvernement. Il l'aime bien, Giscard, la Constitution, il respecte son esprit, surtout par les pouvoirs qu'elle lui donne et qu'il avait déjà évoqués à la veille des législatives. A défaut d'autre chose, on peut toujours jouer du pouvoir et de ses attributs quand on est président. Mais, au fait, pourquoi s'inquiète-t-il ? Même si ce n'est pas le cas de tous les Français, ça marche au moins pour lui. Croit-il vraiment que le R.P.R. va aller plus loin ? Allons donc. Le dessinateur Wolinski a représenté un jour Giscard dans son fauteuil, affirmant avec la plus haute insouciance : « Des problèmes ? Aucun ! » C'est vrai : il a raison. Pour le moment.

Jacques DESTOUCHES

la paix, contre les palestiniens ?

« L'Egypte est passée de l'état de confrontation à l'état d'alliance avec Israël ». Ce propos récent de Hayef Hawatmeh, secrétaire général du Front Démocratique Pour la Libération de la Palestine, exprime assez exactement l'état d'esprit et l'amertume des dirigeants palestiniens au lendemain de l'accord de Camp David.

Après trente ans et plus, de lutte avec Israël, ils ont le sentiment d'avoir été définitivement lâchés par la nation qui avait jusqu'ici soutenu leurs efforts. s'était identifiée avec Nasser à la cause de l'unité arabe. Beaucoup de commentateurs ont d'ailleurs remarqué, ces temps derniers, qu'à force d'affrontements, les palestiniens n'avaient cessé de perdre du terrain tandis qu'Israël s'était graduellement affirmé ; ainsi tant d'obstination et de souffrances se seraient retournées contre le peuple deshérité. Certains en tirent argument pour signifier à ses dirigeants qu'il serait temps de se joindre au processus de paix.

Mais il faudrait alors qu'Israël reconnaisse officiellement comme interlocuteur l'O.L.P., ce à quoi il se refuse absolument. Il ne manque pas d'arguments : l'intransigeance d'Arafat, la non-reconnaissance de l'Etat hébreu, l'extrémisme et le terrorisme etc... A l'inverse, les palestiniens peuvent invoquer une stratégie américaine qui a pour but de les isoler graduellement, (la politique des petits pas) jusqu'à l'organisation de leur anéantissement. Apparemment donc, la situation est bloquée. Il s'agit de savoir si réellement, l'Egypte s'est prêtée à une manœuvre anti-palestienne enveloppée de brouillards, le régime d'autonomie de la Cisjordanie et de Gaza ne servant qu'à masquer une identique oppression.

Ce qui est sûr, c'est que la détermination du président Sadate trouve son origine dans la volonté de sortir son pays d'une guerre endémique qu'il est incapable de supporter, et qu'il en a pris les moyens ou plutôt le moyen : impliquer totalement les Etats-Unis dans une négociation avec Israël. Kissinger voulait le persuader de traiter directement avec la puissance belligérante ? D'accord, mais traitons ensemble ! La preuve de sa bonne volonté ?

Le spectaculaire voyage à Jérusalem. Dès lors, les Etats-Unis se trouvaient dans l'obligation d'arracher à leurs alliés de toujours, quelques concessions d'importance, tel l'arrêt de la colonisation des territoires occupés. Les américains ont été amenés à brusquement accélérer la négociation, voire même à la forcer au rythme de l'accumulation des difficultés



L'armée israélienne dans les territoires occupés.

après s'être livré à une analyse des réalités de l'après-camp David, formulait les conditions nécessaires à la paix (1). Ainsi, la neutralité des Russes, l'abandon de Jérusalem consenti par l'Arabie-Séoudite, « phare de la pensée coranique », l'apaisement des lobbys israéliens et arabes aux Etats-Unis, mais surtout : « Que les Palestiniens eux-mêmes sur place et dans les effectifs de leur diaspora étendue jusqu'aux Etats-Unis se satisfassent de l'autonomie à laquelle tant de peuples n'ont pu se résigner » : c'est clair ! Les concessions les plus graves sont demandées aux palestiniens.



Jérusalem, la pierre d'achoppement.

Ils sont bel et bien les sacrifiés de la volonté de paix de Sadate. Aussi leurs craintes seraient fondées. Et il faudrait s'attendre à une extrémisation de l'ensemble du mouvement ? A moins que... ce ne soit qu'un premier pas et qu'il y ait effectivement une dynamique de la paix. Comme l'écrit encore Michel Jobert : « La paix surtout précaire, n'est pas improbable. Si elle parvient à cheminer, ce sera surtout parce que l'opinion publique internationale, mieux informée, aura fait une part égale entre les iniquités subies par les uns et celles inscrites dans la mémoire des autres. A cet égard, les accords de Camp David sont une amorce mais il leur faudrait une dérive considérable et salutaire pour qu'ils deviennent un règlement... »

Michel DOHIS

(1) Le Matin 21 septembre

en cette région du monde (événements d'Iran, guerre d'Ethiopie, etc.).

Ces concessions acquises grâce à la médiation de Carter ont nécessité des concessions égyptiennes. L'unité arabe en a pris un coup. Les palestiniens ? Sur ce point, les dirigeants égyptiens répondent qu'il y a une dynamique de l'autonomie et que les palestiniens finiront par s'en persuader. Quelques échos favorables de notables ou de personnalités semblent leur donner raison. Aussi cette opinion qu'il faudrait mieux se servir des acquis de Camp David et influencer sur les négociations ultérieures en pesant sur Sadate, plutôt que de renforcer par une opposition butée un front commun égypto-israélien.

Michel Jobert, dans un remarquable article publié par le Matin,

le sang des autres

Tout s'était passé très rapidement. Si rapidement, que l'unique témoin n'avait pu enregistrer tous les détails.

Je n'arrivais moi-même sur les lieux de l'accident que bien après. Le corps avait été enlevé. Mais la scène parlait d'elle-même.

Une flaque de sang dans laquelle baignait une touffe de cheveux. La blouse maculée de rouge. Et puis, la poutre, cette poutre d'acier qui, en tombant, lui avait écrasé la boîte crânienne.

L'avait-elle sentie arriver ? Il semble que oui. Sans doute même avait-elle tenté de lui échapper. Mais cela fut si rapide.

Alors, l'indignation et la colère s'emparent froidement, méchamment,

mais aussi si tristement de vous. Pourquoi cela ? Pourquoi une employée travaillait-elle à proximité d'une zone d'activité si dangereuse ? Pourquoi lui tournait-elle le dos ? Pourquoi n'avait-elle aucune protection ? Pourquoi rien n'était-il prévu ? Pourquoi le patron ne dit-il rien ? Pourquoi n'a-t-il pas même l'air triste ? C'est alors que vos poings se serrent.

Toujours est-il que Brigitte est morte. Vingt-cinq ans, mariée depuis deux mois, elle travaillait dans la même entreprise que son mari. Celui-ci, effondré attend dans un bureau. Ses camarades n'ont pas voulu qu'il voit. Les sanglots, la poutre, le sang. La nausée me prend... Ma femme aussi a vingt-cinq ans.

Pierre BOIELDIEU



par
Gérard
Leclerc

J.M. Domenach :

ce que je crois

La mort soudaine, stupéfiante, du pape Jean-Paul I^{er} contraint les chrétiens à brutalement se réveiller. Pour eux, décidément, il n'y a pas de sécurité humaine qui compte. Tout est voué, les plus beaux espoirs y compris, à la précarité, à l'humiliation. L'irruption de Dieu dans l'histoire, le mystère inouï de l'Incarnation, font littéralement déborder le temps et exposent à une double tentation : absolutiser le moment historique comme si le Royaume était parvenu à sa perfection ou à l'inverse le considérer comme péripétie au vu de l'immense aventure. La vision théologique unifie probablement ces deux points de vues. « *Le Tout est dans le fragment* » selon le mot de Urs von Balthazar. Il faut vivre l'aujourd'hui, dans la conscience de la fragmentation du temps et donc de ses misères, progrès et reculs, grâces et chutes mais aussi dans son rapport à l'unité et à l'intégration au Verbe. Vivre la sécurité dans l'insécurité, vivre le temporel dans l'éternel. Une commune conviction n'en crée pas moins des vocations différentes.

Le christianisme d'Olivier Clément envisage plus certainement le temporel à partir d'une vision mystique qui doit investir la cité humaine. Jean-Marie Domenach vit sa foi plutôt à partir des appels que suscite son engagement civique. Les deux modes ne sont d'ailleurs pas exclusifs l'un de l'autre. Ceux qui attendaient de l'ancien directeur d'*Esprit* une sorte de credo moderniste vont être bien déçus. « *C'est peut-être mon originalité d'avoir persisté* » déclare-t-il. Et à plusieurs reprises son « *Ce que je crois* » marque des accords inattendus avec les chrétiens les plus traditionalistes. Ce n'est pas pour surprendre qui connaît son indépendance par rapport aux courants et aux factions, même les plus proches de son action du moment. Pourtant il manifeste à

l'égard de la théologie, de l'Eglise comme une étonnante pudeur. Souvent il ne prend position que de biais, jette ici ou là un éclair sans jamais vouloir amorcer l'esquisse d'un traité ou même d'un discours dogmatique. Ce n'est pas incertitude de sa part ou abandon au doute. Bien au contraire !

LA FOI D'UN MILITANT

Il confesse que la vie ne lui a jamais laissé le temps de s'interroger sur son intime conviction ! Et son explication nous touche, militants voués à entraîner sans cesse la conviction des autres, « *jetés en avant* » sans loisir de s'arrêter parce que le risque serait trop grand de briser l'élan. Au siècle du soupçon, nous sommes d'étonnants personnages. Mais que l'on ne s'y trompe pas trop ! Refuser la maladie moderne de l'introspection continue, de la remise en cause perpétuelle, ce n'est pas foi de charbonnier. Le métier de Domenach c'est la pensée, l'ouvrage intellectuel, qui consiste à avancer, pas à faire du surplace, ou à marcher comme les crabes. Aussi pour nourrir cette fidélité, dont nous savons depuis Péguy que le monde moderne la hait autant qu'il cultive l'ambiguïté, la curiosité sans amour, la nouveauté demain obsolète. Au passage, nous saluons sa protestation contre la déformation du beau mot de Grégoire de Nysse : « *Celui qui monte ne s'arrête jamais, allant de commencement en commencement par des commencements qui n'ont pas de fin* ».

Confondre la plus pure expérience mystique avec sa parodie au plus grand profit de la société de consommation, s'inscrit dans la ligne frivole propre à cette époque. Domenach a vu les idées de sa génération aux prises avec l'épreuve de la mort. Pendant la guerre et dans la Résistance, on ne jouait pas, on ne pouvait jongler avec les mots. Ceux-ci portaient les convictions qui décidaient de votre sort. Nous n'en sommes plus là. C'est pourquoi le déchirement du combattant du Vercors nous touche. Son témoignage révèle trop l'écart qui s'est creusé, le dégât qui s'est produit. « *Ce qui rétrospectivement, me semble admirable, c'est que tant de gens m'aient ouvert leur porte, qui n'ont échangé que deux ou trois mots avec un inconnu pour qui ils risquaient d'être arrêtés le lendemain : « bonjour, votre lit est par ici »...* » Pourtant, ce peuple dont l'auteur de notre *Jeunesse* situait la dissolution vers 1880, était largement entamé dans ses sources vives, dans sa force (le peuple de la débacle !). Qu'importe puisqu'à travers cent, mille actes héroïques, il ressurgissait. Et qui vous dit qu'il ne ressuscitera pas demain ?

QUEL SUJET HISTORIQUE

Là dessus, Jean-Marie Domenach a des doutes. Elles sont belles pourtant ses pages sur la France. Citons au moins ces lignes : « *L'automne 43 fut somptueux. Et lorsque vint l'été, je dormais sous les arbres où était accrochés nos fusils, j'étais vraiment heureux, de l'odeur des pins, de ma liberté, de mon amour, et de toute une histoire que j'avais la chance de continuer. Je ne dirais pas*

que je crois à la France ; j'ai vécu en elle, sa terre, sa légende, sa langue m'ont enveloppé et, à vingt ans, elle m'a confirmé dans le meilleur d'elle-même, elle m'a fait rencontrer des héros aussi grands que ceux dont j'avais lu les exploits et même plus admirables parce qu'ils restaient seuls au moment de la peur et de la mort ». Tout ce qui s'est accumulé depuis et qui a sali ce pays, conspire à détruire sa beauté, à abrutir ses populations, nous ne le savons que trop. Et nous sommes bien d'accord avec Domenach que c'est l'insurrection spirituelle, la révolution ontologique qui nous sauveront du désastre. Aussi bien c'est par un refus des décadences narcissiques, par l'affirmation péguyste qu'il fait taire ses doutes : « *Tout ce qu'on fait, on le fait pour les enfants* ». Alors la France francisante et non la France francisée, comme dit Boutang, peut continuer dans une affirmation tranquille. Ni Europe, ni race, ni classe ne la remplaceront pour nos enfants.

Au travers de cette certitude reconquise, les questions se pressent. Mounier pensait que « *la France contre les robots* » était l'ouvrage le plus faible de Bernanos. Domenach, au contraire, poursuit la réhabilitation de la pensée des limites propres à la droite du début du siècle. Ses raisons sont fortes. Mais le débat n'est pas clos sur la nature de l'économie nouvelle ; les mesures propres à changer la vie sans prendre les chemins du gachis actuel.

LES LUMIERES

Sur d'autres points, il y aurait lieu à discussion. Jean-Marie Domenach dénonce l'absence de réflexion éthique dans la classe intellectuelle. Ne payons-nous pas le débordement de moralisme d'hier, et le diagnostic nietzschéen n'aurait-il pas fait mouche, si bien qu'avant de refaire une morale, il y aurait plus essentiel à reconquérir ? De même à propos de l'Etat ; il importe d'en appeler au retour du politique — mais est-ce concevable chez nous indépendamment de l'héritage du général de Gaulle. Et Jean-Marie Domenach pourra-t-il un jour mettre entre parenthèse son aversion antimonarchiste pour considérer sans préjugé la réflexion et le témoignage du Comte de Paris ?

A propos du marxisme, des lumières, des contestations de Maurice Clavel et des jeunes philosophes dont j'ai dit ici le rôle d'éclaireurs, Domenach marque quelques distances. Je ne suis pas sûr que son argumentation très forte quant au caractère religieux du totalitarisme moderne, lave le rationalisme du XVIII^e siècle de ses responsabilités. Ce caractère religieux a bien pu naître par compensation du travail de sape opéré contre les croyances traditionnelles. Est-il niable que la religion de l'homme qui se fait Dieu soit née alors avec sa mythologie du progrès. Enfin, la liberté est une trop grande chose pour être fille des droits de l'homme de 89. Domenach connaît ses plus sûrs fondements. Ils sont eux aussi à l'intersection du temps dispersé et de l'éternité.

Gérard LECLERC

Jean-Marie Domenach — *Ce que je crois* — Ed. Grasset — En vente au journal — Prix franco 48 F.

chromosomes et charl

● Royaliste : Le livre de Pierre Debray-Ritzen « Lettre ouverte aux parents des petits écoliers » est un plaidoyer en faveur du caractère génétique des inégalités intellectuelles. Ce plaidoyer — qui n'est pas innocent sur le plan idéologique — repose sur toute une démonstration « scientifique ». Que faut-il penser de celle-ci ?

Albert Jacquard : Le livre de M. Debray-Ritzen a un aspect sympathique, un seul : c'est la passion dont l'auteur s'est pris pour les dyslexiques. Je n'ai pas d'opinion sur les dyslexiques car je n'y connais rien. M. Debray-Ritzen aurait dû adopter la même attitude en ce qui concerne la génétique des populations qui lui est totalement étrangère. Il aurait évité ainsi de couvrir de son autorité de professeur de médecine des affirmations abominables sur le plan scientifique et effroyables par le regard sur l'autre qu'elles impliquent. Ces affirmations sont complaisamment étalées partout à un point tel qu'un journaliste estimable comme M. Vianson-Ponté a pu s'en faire l'écho en écrivant dans le « Monde » que nos gènes déterminaient notre intelligence à 80 %, le milieu ne comptant que pour 20 %. Moyennant quoi on lit dans les livres édités par les éditions Copernic très liées au G.R.E.C.E. que cette affirmation est une vérité absolue... puisqu'elle sort de la plume de M. Vianson-Ponté. Il est très difficile de se battre contre ce genre de pseudo-évidence. Car il s'agit d'une affirmation non seulement fausse mais absurde.

L'intelligence a besoin des gènes comme du milieu pour se développer. Elle naît de l'interaction de ces deux éléments. En évaluer la part respective en pourcentage n'est pas plus pertinent que de se demander selon quels pourcentages l'émetteur et le récepteur de télévision sont chacun responsable de la bonne qualité de l'image du petit écran. Cette difficulté n'arrête pas M. Debray-Ritzen qui n'hésite pas à définir l'héritabilité d'une façon

qui vaudrait un zéro à n'importe quel de mes élèves de première année. Il écrit que la variance de l'intelligence est due à diverses causes. Les unes, il les appelle génétiques, les autres d'environnement. Il prétend évaluer la part de cette variance qui est due aux facteurs d'environnement. Le rapport de la première part sur le total s'appellera « l'héritabilité ».

Or, on ne peut analyser une variance qui est un carré de différences en deux termes. On en trouve toujours trois : l'un lié à l'environnement, le second aux gènes et le troisième à l'interaction entre les deux facteurs précédents. Et en général, c'est la troisième part qui est la plus grande. Ce qui fait que le rapport calculé par M. Debray-Ritzen ne

Le livre de Pierre Debray-Ritzen :

- prétend réfuter les théories freudiennes et environnementalistes en ce qui concerne le développement de l'intelligence ;
- joue sur le caractère très contestable de la « scolastique freudienne » pour imposer une autre scolastique, celle du caractère génétique à 80 % de l'intelligence ;
- s'appuie sur des études fort fragiles des arbres généalogiques et fantomatiques du comportement des jumeaux monozygotes élevés séparément pour justifier ses thèses ;
- se veut le point de vue du savant agnostique face aux croyants idéologiques ;
- constitue une escroquerie intellectuelle venant d'un homme ignare en matière de génétique des populations, doublé d'un scientisme qui constitue la pire des idéologies.

représente rien. Il est grave de se donner les gants de faire des mathématiques alors qu'on en fait de mauvaises. Si je me promenais en blouse blanche dans l'hôpital où travaille M. Debray-Ritzen en préconisant telle piqûre à tel malade, on me mettrait en prison

et l'on aurait raison. Mais M. Debray-Ritzen, lui, pratique ce genre de tromperie sur la marchandise en faisant de fausses mathématiques.

Royaliste : Y a-t-il tromperie lorsqu'il présente sa fameuse courbe de Gauss sur les quotients intellectuels ?

Albert Jacquard : Bien sûr ! Cette courbe qui fait très riche, très scientifique pour les parents lecteurs de cette lettre est présentée comme une observation d'où résulte l'échelle d'intelligence sur laquelle sont répartis les Français. Or, elle n'est qu'une hypothèse. On a construit le quotient intellectuel à l'époque de Binet et de Simonde de façon à ce l'on obtienne une courbe de Gauss dans laquelle ce que l'on appelle l'écart-type, c'est-à-dire la racine carrée de la variance, serait de quinze et la moyenne de cent. On ne s'en est pas caché d'ailleurs et il fallait bien, au demeurant, s'entendre sur les chiffres. Si l'écart-type est de 15,25 % des sujets se trouvent entre 100 et 110. Mais il s'agit d'une vérité des nombres et non des choses comme l'affirme M. Debray-Ritzen. De même, il présente la loi de régression vers la moyenne comme un loi de la nature alors qu'elle est simplement une loi des nombres.

● Royaliste : Comment cela ?

Albert Jacquard : Eh bien ! supposons que j'invente un paramètre que j'appellerai l'index de Jacquard ou J. Je prendrais par exemple la taille de quelqu'un divisée par son tour de tête et majorée de l'inverse du Q.I. Evidemment, ce paramètre ne signifient rien. Mais avec lui, je vais trouver des tas de choses : une héritabilité et... obligatoirement une régression vers la moyenne puisque la variance sera constante.

Allons plus loin : supposons que je me serve de mon coefficient chez les personnes mariées. Je vais calculer le J du monsieur (Jm) et celui de la dame (Jd). Je vais m'apercevoir que leur

entreti
le prof
Jacc



Le P. Jacquard, analiste du service de génétique de la clinique de la génétique graphique. Il enseigne aux et Genève. Auteur de nombreux ouvrages sur la structure de la différence humaine pour analyser et démasquer le racisme en vogue : celle de M.

itan...

in avec esneur ard.



élève de Polytechnique, est chef
stitut National d'Etudes Démo-
iversités de Paris VI, Montréal
travaux, entre autres de « gene-
974) et tout récemment d'Eloge
il était particulièrement qualifié
a dernière cuistrerie biologico-
re Debray-Ritzen.

moyenne $\frac{(J_m + J_d)}{2}$ est infé-

rieure à la racine carrée de la
moyenne du carré des coeffi-
cients. J'irai ensuite demander au
C.N.R.S. des crédits pour faire les
mêmes mesures au Brésil et en
Inde et je reviendrai en disant :
cette loi se vérifie partout. Et
pour cause! J'aurai découvert tout
simplement que $\frac{(a + b)^2}{2}$ est
inférieur à $\frac{a^2 + b^2}{2}$...? ce que

sait n'importe quel élève de qua-
trième et ce qui est une loi des
nombres.

M. Debray-Ritzen d'ailleurs aggra-
ve son cas en compilant des ou-
vrages et notamment le pire de
tous, celui d'Eysenck auquel il
emprunte sa fameuse échelle des
professions selon le Q.I., échelle
d'après laquelle les cadres supé-
rieurs et les professeurs se trou-
vent au sommet avec une moyen-
ne de 140 et les tapissiers et jar-
diniers tout en bas avec 90.
Moyennant quoi, l'on incite ces
derniers au fatalisme en affir-
mant que cette hiérarchie est
avant tout génétique.

Or, il ne faudrait pas oublier
que le Q.I. a été bâti unique-
ment pour tester le risque d'é-
chec dans les études. Rien d'éton-
nant dans ces conditions à ce que
les professeurs soient au som-
met : ils sont les plus adaptés
à ce profil. Les chirurgiens avec
130 sont moins bien placés car
peut-être moins conformistes et
plus aptes à se servir de leurs
doigts. Là où cela devient scan-
daleux c'est lorsque l'on fait
de ces différences une hiérarchie,
un thermomètre avec l'eau bouil-
lante à 140 et la glace à 90.
L'idée de mesurer par un seul
chiffre quelque chose d'aussi
compliqué que l'intelligence est
aberrante. Des psychologues l'ont
adopté pour donner à leurs tra-
vaux une allure scientifique. Mais
la science ne consiste pas à me-
surer n'importe quoi.

● Royaliste : Pierre Debray-Rit-
zen dit cependant que les métiers
manuels ne sont pas inférieurs aux
autres et qu'il faut réhabiliter
le travail de la main.

Albert Jacquard : Ets-il prêt à
ce moment à remettre en question

l'échelle des salaires? S'il est
pour une société égalitaire qu'il
le dise avant de sortir son fameux
tableau. En attendant le jardinier
y est placé en bas.

● Royaliste : Il est certain que
le discours de Debray-Ritzen
dissimule mal l'élitisme forcené
des gens de la mouvance du
G.R.E.C.E. Lui-même d'ailleurs
affirme froidement qu'il faut
un Q.I. de cent vingt à cent
trente pour accéder aux études
supérieures.

Albert Jacquard : Il oublie de
dire que les chiffres du Q.I. sont
imprécis au possible. Les psycho-
logues ont décidément moins de
scrupules que les physiciens qui
donnent « un intervalle de confi-
ance » avec tous les chiffres.
Et l'intervalle de confiance tel
qu'il est calculé par les gens sé-
rieux est énorme en ce qui concer-
ne le Q.I. puisqu'il est de 10.
Cela veut dire qu'un sujet dont le
Q.I. est 115 à 95 % de chances
de se trouver entre 105 et 125 (et
5 % de se situer même en deçà
ou au delà de ces chiffres). Si
on vous annonce que vous avez un
Q.I. de 103 et moi de 100, il
y a quand même une chance sur
trois que mon Q.I. soit en réalité
supérieur au vôtre.

Par ailleurs, la stabilité du Q.I.
tout au long de l'existence est
pour le moins sujette à caution.
L'I.N.E.D., après des études faites
sur deux mille ou trois mille
sujets, s'est aperçu que les enfants
d'immigrés, récemment arrivés sur
le sol français, avaient un Q.I.
inférieur à celui des petits Fran-
çais. Mais au bout de quatre ans,
une fois franchie l'étape d'adap-
tation à un pays étranger l'écart se
réduit de dix points. En fait le
Q.I., instable et imprécis, est
utile comme élément d'interroga-
tion sur l'enfant mais non comme
réponse péremptoire et définitive.

● Royaliste : Nous avouons avoir
été intrigués, voire troublés, par
les études effectuées sur les
jumeaux monozygotes élevés sépa-
rément.

Albert Jacquard : Parlons-en!
D'abord le nombre de ces obser-
vés est faible. Les jumeaux mono-
zygotes ne représentent que 0,3 %

des naissances. Les monozygotes
élevés séparément sont plus rares :
il faut qu'il y ait un drame fami-
lial, la mort de la mère par exem-
ple. Les récents traités de géné-
tique ne recensent que 126 cas
étudiés. Y compris les 53 de
Burt : cet homme qui, persuadé
que l'intelligence était avant tout
génétique, a consacré quarante ans
de sa vie à le prouver, quitte à
inventer des résultats d'observa-
tions imaginaires. Après sa mort
en 1971, on s'est permis de re-
garder ses calculs et on s'est aper-
çu d'abord que l'on ne pouvait
connaître les chiffres de base,
ensuite qu'il trouvait souvent dans
ses résultats les mêmes chiffres
à trois décimales. Jensen, d'ail-
leurs, son élève et ami a eu la cou-
rage de reconnaître en 1975
que ces chiffres ne pouvaient ser-
vir de fondement à un travail
scientifique.

Reste donc 73 sur ce nombre.
Trente concernant des jumeaux
observés par Childs. Or Childs
admet qu'ils étaient élevés dans
des milieux très voisins (chez
deux oncles différents par exem-
ple) et qu'ils allaient à la même
école. Et il faut en enlever encore
19 autres étudiés par Newmann
à Chicago. On n'a pas, dans leurs
cas, procédé aux tests biologiques
indispensables pour savoir s'il
s'agissait de monozygotes et on
dédit qu'ils l'étaient... de l'iden-
tité de leurs comportements et de
leurs réflexes! Bref encore un ser-
pent qui se mord la queue. Com-
ment peut-on avec à peine 24 cas
fiabiles tirer des conclusions sé-
rieuses à propos des jumeaux
monozygotes élevés à part.

Il est vrai que M. Debray-
Ritzen est un spécialiste de ce
genre de conclusions sommaires.
Il agit de même en ce qui con-
cerne les antécédents généalogi-
ques des dyslexiques. Or, tous les
spécialistes connaissent les diffi-
cultés d'analyser les généalogies
et d'en tirer des conclusions
génétiques. Au fond M. Debray-
Ritzen est un nouveau Diafoi-
rus. Mais ce médecin de Molière
utilise son savoir pour donner
un alibi scientifique aux parti-
sans de l'avènement d'une nou-
velle race des seigneurs.

Propos recueillis par
Arnaud FABRE

l'espérance est au noroît

Il est des lieux où s'outfle l'esprit. Le vent de mer qui, depuis la nuit des temps, écorche les doigts de granit du Roc'h Trevezel — main tendue vers le ciel — n'est pas un vent tranquille. Comment sera ressenti, derrière les barreaux de la Santé, cet hymne à la joie qu'est le dernier livre de Quéffélec ?

On vit à l'ombre de la tour Montparnasse, à Saint-Etienne ou Châtelleraut. On est Breton. Dans la ville, dans la foule, sur les chemins sans âme de la réussite, on « fait son trou » : on s'adapte, ébréchant un peu plus chaque jour ce reste de pureté attachée à la mer : l'enfance. Dans la ville gigantesque, pas moyen pour le regard de porter loin : les toits, la foule s'interposent à tout moment entre soi et l'horizon. Certains jours, la Bretagne vous manque tellement que vous êtes persuadé d'en reconnaître le vent, là sur l'avenue du Maine, entre « leur » Sheraton-caserne et ces immenses façades anonymes...

Tous les Bretons disséminés aux quatre coins l'ont connu, ce déchirement, ce manque qui vous font marcher sans but, droit devant, vous ramenant souvent sans savoir pourquoi vers ce bistrot enfumé et breton, casé dans un sous-sol de la rue Delambre.

Cette « hantise bretonne », Xavier Grall, Gilles Servat, Glenmor — bardes des temps nouveaux — l'ont chantée d'une passion si violente que « Quéffélec, ce « Breton bien tranquille », ne semble décidément pas du même pays que nous. Morvan Lebesque, Jack Kerouac, Michel le Bris, peut-on être Breton et tranquille ?...

L'entretien qu'accorde à Maurice Chavardès l'auteur de « Tempête sur Douarnenez » et d'« un Recteur de l'île de Sein » exhale une telle paix, une telle gentillesse, un tel émerveillement devant tout (exprimé, on le remarquera, en un français du plus

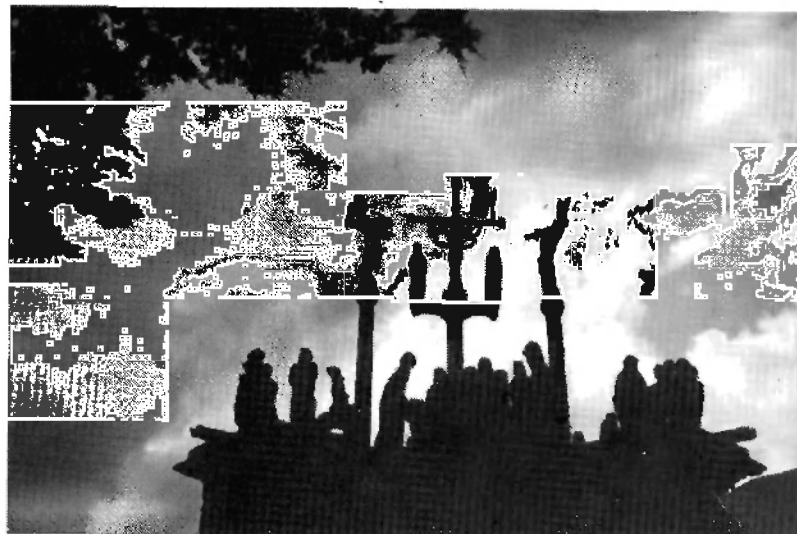
pur classique), qu'il situe cet écrivain-là aux antipodes de ses compatriotes chantres de la colère bretonne d'après mai 68.

« Tout était beau »... c'est l'expression qui revient sans cesse dans le récit que Quéffélec fait de sa vie, de son enfance brestoise, des vacances familiales à Morgat, de l'école. « Tout était beau »... c'est le souvenir que garde de Paris celui qui fut lycéen à Louis-le-Grand, interne à « Normale sup », puis collaborateur de la revue « Esprit ». Belle aussi, la Suède où l'écrivain a enseigné pendant plusieurs années, et belle cette Bretagne, à laquelle l'auteur revient toujours comme on revient à son enfance.

« L'ESPRIT D'ENFANCE ET DE MERVEILLE »

Chose étonnante, c'est bien le regard de l'enfance que cet homme au seuil de la vieillesse porte sur la vie. Cette paix, cet émerveillement devant la nature et les hommes évoquent étrangement Saint François d'Assise par l'esprit qui les inspire, qu'on ne peut s'empêcher de qualifier d'évangélique. « Non, dit l'écrivain, l'homme n'est pas un loup pour l'homme »... et on cherchera en vain dans les souvenirs de cet humaniste, la moindre trace de haine ou de révolte. Comment résister à tant de douceur ? « Tout est Grâce, conclut Quéffélec, reprenant Bernanos. »

« Tout est Grâce, et pourtant tout est lutte, et tout est souffrance... La pudeur retient-elle à ce point l'écrivain que son évocation de la Bretagne



ne se traduise que par une succession de béatitudes ?

«... Et notre langue à la poubelle le désespoir et la tristesse, quand la nuit éteint la jeunesse de ce pays qui s'époumonne... » Gast ! On est loin, avec Quéffélec, d'« An alarch » et des revendications bretonnes : le problème de la langue, qui n'occupe qu'une pauvre place dans les mémoires de ce Breton, ne semble pas être l'affaire du père d'« Un homme d'Ouessant ». Peut-on s'en étonner, d'un écrivain formé au moule jacobin de la rue d'Ulm, membre par la suite du « haut comité de la langue française ? » Et comment s'étonner de compter sur les doigts, solennellement mis en italiques — comme pour leur faire baisser la tête — les rares mots de Breton noyés dans le récit ? Le recours spontané de ce Brestois au grec classique fait mal : on se surprend à regretter l'écriture de Jakes Hélias, si décrié pourtant par l'avant-garde bretonnante.

Fait mal aussi cette phrase : « Sous la monarchie, la Bretagne avait des traits de vie administrative qui lui étaient propres. Pourquoi en république n'a pas souscrit à ces différences ? »

Pourquoi donc Henri Quéffélec, sinon parce que par sa nature la république ne peut asseoir son pouvoir qu'en écrasant les

différences et en brisant les autonomies ?

« Chaque hameau constitue une république. Chaque canton, un continent. Mesures qui s'appuient les unes aux autres dans une solidarité minérale. Crèches contre pignons. Ecuries contre manoirs. Et par la médiation du clocher vertical, la terre touche le ciel »... Comme elle est belle, cette description de Grall. Comme elle a été torte, cette réalité, avant les bulldozers du Progrès, — avant que l'ère normalisatrice, de Jules Ferry en Giscard, de Napoléon en Marcellin, ne s'acharne à détruire l'Etre de ce pays dissident.

La voix de Quéffélec est sereine : paisible clapot de la godille, lorsque le vent tombé ramène, dans la lumière du couchant, le canot à la grève... Mais la Bretagne est aussi houle, et matins qui se lèvent : son avenir, comme son présent dépend de ceux qui s'entêteront à marcher contre le vent, canards rebelles au sens de l'Histoire.

Bénédicte HELIEZ

- Henri Quéffélec — Un breton bien tranquille — Prix franco 49 F.
- Xavier Grall — Barde Imagine — Prix franco 15 F.
- Xavier Grall — Keltia Blues — Prix franco 17 F.
- Xavier Grall — La Fête de nuit — Prix franco 28 F.

enfin réédité

le cahier royaliste n°1

Au sommaire :

- Qu'est-ce que la politique par Gérard Leclerc.
- Ultra-gauche et extrême-droite par Gérard Leclerc.
- Une conception de l'homme par Gérard Leclerc.
- Le Comte de Paris, un prince pour notre temps, par Bertrand Renouvin.
- Dossier : les multinationales.

Prix franco : 13 F.

Commandes à adresser au journal.

l'expérience «perceval»

Le développement des écoles parallèles est un signe parmi d'autres de la faillite de notre système éducatif et de la désaffection qu'il suscite. Y a-t-il là un ferment de renouveau? Ou au contraire des remèdes illusoire? Régis Coustenoble ouvre le débat en analysant l'expérience des écoles « Perceval ».

Les écoles Perceval (trois en région parisienne, une dans l'Allier, une à Strasbourg, cent-vingt en tout dans le monde) appliquent les méthodes « anthroposophiques » du pédagogue allemand Rudolf Steiner. Un préalable doit être réalisé pour que se constitue une école Perceval : la formation d'une communauté pédagogique associant étroitement enfants, parents et professeurs. C'est dire que les parents qui tentent l'expérience doivent participer de très près à la vie de l'école. C'est dire aussi que les enseignants doivent faire preuve d'un dévouement qui dépasse le cadre sacro-saint des 18 heures hebdomadaires du professeur certifié de l'enseignement public. Saluons au passage l'abnégation de certains d'entre eux qui viennent justement de l'enseignement officiel et gagnent à Perceval un petit tiers de ce qu'ils avaient auparavant.

LES TROIS « SEPTAINES »

Le but de l'école Perceval est d'éveiller les virtualités de chacun. Elle refuse la tête bien pleine car il n'y a pratiquement pas de communicabilité de l'expérience d'autrui. Il faut donc éveiller les facultés propres et épanouir la personnalité tout en préparant l'enfant à l'insertion dans la société. Mais pas une insertion comme simple producteur et consommateur passif. Il s'agit de lui apprendre à modeler son environnement social et naturel, en un mot à être créateur. Pour cela, il convient d'équilibrer les connaissances intellectuelles de l'enfant par des activités pratiques et surtout artistiques.

Les percevaliens pensent par ailleurs qu'il existe une triple organisation de l'entité humaine

qui correspond à trois étapes du développement chez l'enfant :

— de 0 à 7 ans doit se développer avant tout l'organisation musculaire et métabolique siège des facultés motrices et évolutives inconscientes. Les écoles Perceval — qui commencent dès l'équivalent de nos maternelles — mettent donc l'accent durant cette période sur l'organisation physique, la participation progressive à la vie et le développement de l'imitation.

— de 7 à 14 ans doit se développer l'organisme rythmique siège des facultés imaginatives et affectives demi-conscientes. L'éducation s'attache donc particulièrement au développement de l'imagination, de la mémoire et des sentiments.

— enfin de 14 à 21 ans naît et se développe l'organisme neuro-sensoriel, siège des facultés conscientes représentatives et cognitives. Il convient donc à ce stade de mettre l'accent sur le jugement et le développement de la pensée logique, fondement du développement du Moi.

LE SENS DE L'ART

Originales dans leur conception, les écoles de Perceval le sont également dans leurs méthodes. Les choses sont ainsi systématiquement étudiées, d'abord sous leur aspect artistique, y compris les matières scientifiques. Il s'agit en effet, non seulement d'appréhender intellectuellement les choses mais d'y participer... d'où un travail créateur et vivant. Par ailleurs, le professeur principal d'une classe la suit durant toute une « septaine » (sept ans) et la connaît donc parfaitement avec l'aide des parents qui sont conviés à de nombreuses réunions de travail et participent aux activités para et péri-scolaires. L'élève suit son propre rythme

mais doit achever le travail entrepris, défini préalablement en collaboration avec l'éducateur. Enfin le rapport traditionnel d'autorité

disparaît au profit d'une sorte de vénération, de confiance mutuelle maître-élève.

UN SACERDOCE... NEO-ROUSSEAUISTE ?

Disons tout de suite et avant toute critique que l'expérience Perceval force l'admiration : enfin des enseignants et des parents qui font de leur métier ou de leur paternité une vocation et non un simple gagne-pain ou un fardeau. Le souci premier de l'enfant, celui de relations constantes enfants-professeurs-parents, l'accent mis sur la créativité et l'amour du travail bien fait, contrastent agréablement avec le laisser-aller (pour ne pas dire plus !) de trop d'écoles publiques. Enfin dans un monde déshumanisé par trop de technique et par une mathématisation systématique de la vie, l'importance mise sur la vie artistique est un antidote salutaire. Voici quinze ans déjà le Bulletin du Comte de Paris lançait dans ce sens un appel inquiet. Ce sont des expériences de ce genre qui permettront de contribuer au renouveau progressif de notre système éducatif même si elles présentent des aspects contestables.

On peut en effet se demander si dans un monde dominé par l'esprit de compétition, les écoles Perceval n'enferment pas trop l'enfant dans un cocon. Il est certes désastreux d'en faire prématurément une bête à concours. Mais les anthroposophes ne tombent-ils pas dans l'excès inverse au risque de gêner la réadaptation à un monde extérieur que l'on ne changera pas de toute manière d'un coup de baguette magique.

Par ailleurs n'y a-t-il pas une



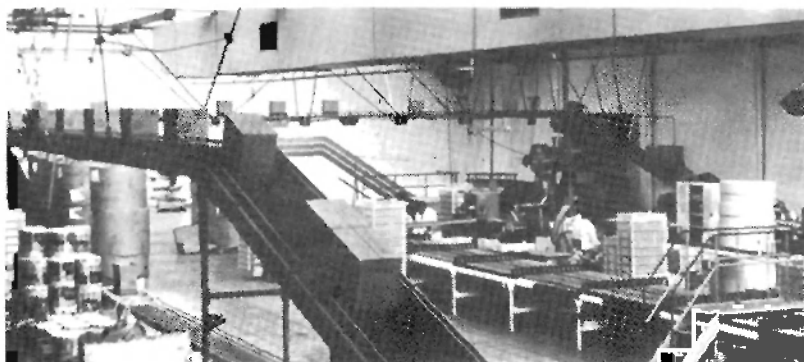
trop grande séparation dans les phases de l'évolution de l'enfant? Un enfant de quatre ans peut à la fois imaginer aimer et réfléchir comme en témoignent d'ailleurs les questions continues qu'il pose à cet âge (et auxquelles les maîtres de Perceval se refusent alors à répondre).

Enfin — et ce sera notre critique la plus grave — cette éducation trop « volontariste » ne prend en compte que les virtualités bonnes chez l'enfant. Qu'advient-il lorsque celui-ci, démentant l'optimisme rousseauiste des disciples de Steiner, développe des virtualités malfaisantes ou, pire encore, d'auto-destruction?

Ceci dit, la souplesse même des structures des écoles Perceval donne la possibilité à leurs responsables de rectifier le tir en cas d'échecs trop patents et répétés. On voudrait bien pouvoir en dire autant des écoles et collèges officiels.

Régis COUSTENOBLE

la «musique» adoucit les mœurs...



A l'aube des temps modernes d'habiles scientifiques américains mirent au point le travail à la chaîne. Rien n'était laissé au hasard et les pièces mécaniques défilaient devant les ouvriers à une vitesse soigneusement calculée. Le réglage de cette vitesse se faisait d'après la courbe d'évolution de la fatigue du travailleur, avec grosso modo deux périodes d'accélération et deux périodes de ralentissement dans la journée. On a usé et abusé de ce moyen de demander plus de travail à l'ouvrier. Il n'y a pas que dans les films de Chariot que l'on a vu les chaînes avancer à des « cadences infernales ».

Depuis, les scientifiques américains ont fait de nouvelles découvertes. C'est ainsi qu'une firme multinationale au nom évocateur de Muzak vend de la « musique fonctionnelle » pour chefs d'entreprises avides de la plus grande rentabilité.

La « musique fonctionnelle » ? Vous en avez entendu dans tous les supermarchés. Il s'agit d'une musique « écrêtée » de tous sons trop graves ou trop aigus, avec des airs que l'on croit reconnaître un instant mais qui n'ont en fait aucune personnalité : ni folklore, ni air à la mode, ni musique classique. La musique fonctionnelle obéit à ses règles propres. Elle n'est pas faite pour satisfaire le mélomane mais pour conditionner l'être humain.

Cette « musique » sévit dans les grands hôtels, les aéroports, certaines stations de métro, demain elle règnera dans les ateliers et les bureaux.

Ceux qui croiraient avoir affaire à un gadget se tromperaient lourdement. Les promoteurs de Muzak présentent même leur enfant comme un « remède », éprouvé déjà dans vingt-deux

pays. Écoutons nos médecins se gargariser de leur succès : « L'équipe des psychologues et des sociologues du Comité Scientifique de Muzak en Amérique s'est donc attaché aux difficultés des travailleurs. Tout au long de leur recherche sur les causes de tension ou de fatigue nerveuse et sur leurs expériences « de laboratoire » pour les réduire, ils ont peu à peu déterminé les règles de cette « musique fonctionnelle qui crée un climat propice au travail efficace ». Et le résultat est sensationnel puisque « Muzak s'entend sans qu'on éprouve le besoin de l'écouter » : une véritable pilule magique. Les courbes d'évolution de la fatigue des travailleurs que nous évoquions vont donc pouvoir être combattues par « la courbe de stimulation Muzak ». Car le Comité Scientifique de Muzak a découvert que « la valeur stimulante de la musique fonctionnelle était le résultat de quatre facteurs essentiels ». Il ne s'agit — rassurez-vous — que du tempo, du rythme, de l'instrumentation et de l'importance de l'orchestre.

Grâce à une ligne spécialisée P & T les programmes Muzak peuvent, à partir d'un studio central d'émission, être rediffusés dans des centaines d'ateliers et de bureaux lointains les uns des autres.

On ne remerciera jamais assez le Comité Scientifique de Muzak d'avoir ainsi contribué à la lutte contre les malfaçons et les pertes de temps dans les usines et contre le mal de vivre des employés des bureaux. Combien d'étapes seront-elles nécessaires pour parvenir au travailleur parfait, celui qui sourira en se donnant un coup de marteau sur les doigts ?

Frédéric AYMART

notre anarque ?

Il y a une énigme Dominique de Roux. L'homme était insaisissable. La parution de plusieurs textes posthumes de lui parus dans la revue Exil (1) et de « La jeune fille au ballon rouge » permet de le deviner à la rigueur, mais non de totalement le cerner, car on ne peut pas rendre vraiment compte de ces textes. Apparaît cependant en filigrane ou dans la pénombre la silhouette de ce qu'Ernst Jünger, dans un roman récemment traduit en français et intitulé Eumeswil, appelait « l'Anarque ».

« L'anarque » dont le nom commun manquait, que nous connaissions par plusieurs héros, Ulysse, Renart le Goupil, Tartuffe, Julien Sorel, etc.

Par certains traits, les meilleurs, Dominique de Roux s'apparente à l'anarque de Jünger.

L'anarque n'est pas un anarchiste, ce spécialiste de l'anti-pouvoir qui reste toute sa vie bêtement engagé contre ; l'anarque avant tout se sert, c'est un guerrier qui veut rester maître et libre de ses décisions. L'anarque n'est pas contre tout pouvoir, je crois même qu'il est profondément légitimiste. Lorsque le souverain est légitime l'anarque est un excellent serviteur, mais il peut devenir, si trop d'emprise le menace ou menace sa famille, un de ces grands féodaux.

Aux époques d'exode et d'usure comme la nôtre, l'anarque se sait libre seulement de choisir les conditions de sa détention, il se sait sous caution, en liberté surveillée provisoire et fragile ; deux armes restent à sa portée, deux moyens de racheter sa parole et de reprendre sa décision : la mort, le suicide.

L'anarque ou l'homme libre, c'est-à-dire l'homme maître de sa parole et l'homme errant qui désespère de sa patrie et de la légitimité, rusé alors et menteur comme Ulysse et Renart, hypocrite comme Tartuffe et Julien Sorel, ambitieux et décidé malgré tout à l'action, l'homme libre ne distingue pas le droit de sa violence.

Pour tracer le dernier trait de cette esquisse, marquons qu'en nulle occasion l'anarque ne rejoint le saint, il reste l'homme des échecs, des défaites, de l'abandon de tous, de la mort isolé et au long de sa vie le blessé par ses propres doutes (les plus féroces).

En nos années d'usure, trop de candidats se présentent à ce jeu de l'anarque, l'homme d'affaires un peu louche croit trop vite vivre « en guerrier », comme les petits maîtres anciens de la G.P., et les bien sapés snobs lecteurs de Libération et grands fraudeurs devant les tout petits agents du pouvoir.

L'anarque vrai est plus secret, plus distant, il agit « caché » ; nous avons voulu ainsi en quelques traits donner une image de Dominique de Roux.

Ce voyageur surprenant qui est capable non sans d'inlassables manœuvres (au sens nautique) inutiles, quelquefois belles, et propres à contrarier le lecteur benévole, d'amener une page prodigieuse sur le « Néo-franciscanisme » de Salazar.

Dominique de Roux qui fut pour les lecteurs des « Cahiers de l'Herne » un excellent éditeur, proposait sa réforme : « Ezra Pound, Céline et Gombrowicz. » C'est ainsi qu'il se chante son actuel Purgatoire.

Basile QUENTIN

(1) Revue qu'il avait fondée et qui vient de resurgir.

la n.a.f. devient la nouvelle action royaliste

REGION PARISIENNE

Dimanche 15 octobre de 15 h à 17 h, pot de rentrée de la Fédé de Paris, dans les locaux du journal. Tonneau en perce, spectacle vidéo, allocution, stand librairie. Tous nos lecteurs de la Région parisienne sont invités à cette occasion (entrée libre). Sympathisants et curieux sont également invités.

MERCREDIS DE LA N.A.F.

Conférence tous les mercredis dans les locaux du journal (entrée libre).

Mercredi 11 octobre — « Du Courier royal à Ici France, la pensée du Comte de Paris à travers sa presse » exposé par Jacques Destouches.

Mercredi 18 octobre — « De la N.A.F. à la N.A.R. » Bertrand Renouvin et Gérard Leclerc expliqueront l'évolution du mouvement royaliste ces dernières années.

Mercredi 25 octobre — « Monarchie et Etat moderne : Philippe le Bel », conférence d'Arnaud Fabre.

Tous les mercredis à partir de 19 h, dans les locaux du journal, 17, rue des Petits-Champs, (4^e étage), discussion libre autour du buffet (participation aux frais). A 20 h, début de la conférence.

Souhaité par la plupart des militants, déjà évoqué au Conseil national de juin 1977, le changement de nom de notre mouvement aura lieu le 15 octobre. Cette décision a été précédée d'un large débat, d'abord sur l'opportunité d'un tel changement, ensuite sur le choix du nouveau nom. Après délibération du Conseil National, en juin dernier, et consultation de l'ensemble de nos adhérents pendant l'été, le Comité-Directeur a décidé que la NAF deviendrait la Nouvelle Action Royaliste.

Pourquoi ce changement ?

— Parce qu'il fallait que notre nom soit compris de tous : qu'on le regrette ou non, Action française n'est plus synonyme de royalisme. Soit parce que l'action française n'évoque plus rien (pour les plus jeunes), soit parce que ces deux mots sont associés à divers événements historiques sans rapports immédiats avec l'idée royaliste.

— Parce que la référence à Charles Maurras et à l'Action française, que nous ne renions pas, n'exprime plus l'identité du mouvement que nous avons fondé il y a sept ans. Si la tradition maurrasienne demeure vivante parmi nous, d'autres traditions la côtoient ou s'y mêlent, représentées par de nouveaux adhérents issus de différentes familles politiques et intellectuelles. La « Nouvelle Action française » n'exprimait pas cette diversité, qui est une de nos richesses.

Pourquoi ce titre ?

Choisi au terme d'une longue réflexion, il répond à plusieurs exigences :

— d'abord, indiquer ce qui nous rassemble et nous définit : le projet royaliste ;

— ensuite, montrer que nous n'entendons pas cultiver des souvenirs mais susciter un mouvement d'opinion favorable à la restauration de la monarchie : d'où la référence à l'action ;

— enfin, souligner qu'il ne s'agit pas de n'importe quelle action royaliste, ni de toute l'action royaliste : nous n'avons pas le monopole de cette idée, nous n'avons pas l'outrecuidance de parler au nom de la tradition royale, mais nous voulons revivifier et renouveler une idée qui s'était progressivement desséchée. C'est pourquoi cette action royaliste est nouvelle.

La NAF ne meurt pas. Elle se transforme pour être plus fidèle à elle-même et pour mieux servir son projet.

LE COMITE-DIRECTEUR

EXPOSITION BERNANOS

Actuellement à la Bibliothèque Nationale se tient la première exposition d'importance consacrée à Bernanos. Elle replace l'homme et l'écrivain dans son temps, mais elle cerne aussi les composantes spirituelles et culturelles de l'œuvre du grand écrivain.

Bibliothèque Nationale, 58, rue de Richelieu, Paris 2^e — Tous les jours, dimanche et mardis compris de 10 à 18 h.

LILLE

Reprise des permanences, tous les jours de 19 h à 20 h, chez M. Charlet, 27, rue des Fossés, où les sympathisants et lecteurs de Royaliste sont invités à venir prendre contact.

HENNES

Reprise des permanences au local, 16, rue de Châteaudun, les lundi, mercredi et vendredi de 18 h à 19 h. Nos lecteurs ou sympathisants sont invités à venir prendre contact avec nous à ces permanences ou, à défaut, à nous écrire : N.A.F. - B.P. 2536 - 35025 Rennes Cedex.

bulletin d'abonnement

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (30 F), 6 mois (50 F), un an (90 F), de soutien (150 F) *

(*) Encadrez la formule de votre choix.

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Date de naissance :

ROYALISTE, 17, Rue des Petits-Champs, 75001 PARIS - C.C.P. ROYALISTE 18 104 06 N Paris

vingt ans

La Constitution a vingt ans. Événement rare dans l'histoire de la République qui, en moins de deux siècles, en usa une douzaine. Au risque de choquer les anti-gaullistes passionnés, célébrons donc cet anniversaire et saluons la réussite du nouveau mode d'organisation des pouvoirs, inventé par le Général de Gaulle en 1958 et qu'il méditait depuis si longtemps.

UNE MONARCHIE ELECTIVE ?

Sans doute, à l'origine, cette constitution pouvait-elle paraître ambiguë. Ni parlementaire, ni présidentielle, c'était un « corniaud » comme l'écrivait Philippe de Saint Robert. Mais les corniauds sont, paraît-il plus intelligents que les chiens de race, et les classifications des juristes n'ont jamais garanti la durée de constructions harmonieuses... sur le papier.

Peut-être inesthétique, la Constitution de 1958 ne pouvait manquer de satisfaire le monarchiste le plus sourcilieux — à condition qu'il n'ait pas l'esprit troublé par quelque vieille rancœur ou par les passions du moment. Car les principes fondamentaux de la Cinquième République sont ceux-là mêmes que les monarchistes souhaitaient restaurer, face aux désordres de la Troisième et de la Quatrième Républiques :

— Stabilité d'un pouvoir préservé des manœuvres parlementaires et des ambitions partisans.

— Continuité de l'action de l'Etat, par delà les contradictions et les calculs démagogiques de la politique politicienne.

— Arbitrage d'un chef d'Etat placé au-dessus des partis et des intérêts, incarnant la nation tout entière et accomplissant son œuvre en pleine indépendance.

L'organisation des pouvoirs qui provoqua tant de criaileries pendant l'été 1958, est la conséquence rigoureuse de ces principes : extension des attributions présidentielles, organisation de la responsabilité ministérielle, définition des domaines respectifs de la loi et du règlement... De même, l'élection du Président de la République au suffrage universel se situait dans cette logique monarchique.



par
bertrand
renouvin

Le paradoxe n'est qu'apparent : élu par un collège de notables, le Chef de l'Etat aurait difficilement pu représenter la nation tout entière ; pour exercer sa mission en pleine indépendance, il lui fallait un consensus populaire. Sans doute, le Général de Gaulle était-il trop monarchiste pour ignorer que la légitimité naît de l'histoire et des services rendus. Mais il savait aussi qu'aucun pouvoir n'est légitime sans l'adhésion populaire, qu'aucun Etat ne peut résister aux puissances qui le menacent sans l'appui d'un peuple avec lequel il ne doit cesser de dialoguer.

Ainsi, en 1962, une monarchie élective est née, dont l'esprit capétien ne peut être sérieusement mis en doute, pas plus que l'intention du Général de Gaulle de prolonger et d'approfondir son œuvre de restauration de l'Etat (1).

LES FAILLES

La célébration de cet anniversaire tournerait-elle à l'apologie ? Non pas. Nous l'avons dit et répété, la Constitution recèle deux pièges qui peuvent être redoutables, même si la pratique instituée et les conditions du jeu politique ont permis jusqu'à présent de les éviter :

— d'abord le conflit entre le Président et le Premier ministre, puisque la révocation de ce dernier n'est pas prévue par la Constitution ;

— ensuite le conflit entre le Président et l'Assemblée nationale lorsqu'une majorité nouvellement élue est hostile à la politique du Chef de l'Etat. Certes,

le Président peut faire usage de son droit de dissolution, mais si la même majorité est reconduite, la stabilité des institutions peut être menacée.

Ces conflits entre les pouvoirs demeurent hypothétiques. La guerre civile froide ne l'est pas. Après le départ du Général de Gaulle, et en l'absence de toute légitimité historique, les excellents principes de la Constitution n'ont pu empêcher que la France se divise en deux camps. Les partis qui redressaient la tête depuis 1965, monopolisent, obscurcissent et faussent à nouveau le débat politique. Et le Président de la République ne joue plus le rôle d'arbitre qui lui était assigné.

UNE PARODIE

Reste la nostalgie de l'époque gaullienne, et sa parodie. M. Giscard d'Estaing rappelle bien que son rôle « est de ne laisser aucun des partis faire le moindre pas vers l'affaiblissement des institutions », mais sa pratique politique est sans cesse en contradiction avec les intentions qu'il affiche. Elu par la droite contre la gauche, il souhaite publiquement (le « bon choix ») la défaite d'une moitié des Français. Au contraire d'un roi, il n'oublie pas les insultes reçues autrefois, et poursuit le gaullisme d'une haine médiocre mais vigilante. Représentant de l'aristocratie financière, il fait la politique de sa classe, avec les conséquences que l'on sait.

La Constitution demeure. Mais elle est victime d'une subversion intérieure, qui se pare de ses principes pour mieux la ruiner. La République gaullienne avait le souci de l'Etat et de la nation. La République mondaine se préoccupe de sauvegarder les apparences. De fait, la construction tient debout. Elle est « fonctionnelle », comme on le dit de certaines habitations. Mais on y cherche en vain l'esprit du fondateur.

Bertrand RENOUVIN

(1) Je renvoie nos lecteurs aux « Septennats interrompus » de P. de Saint Robert (Laffont). La publication des « mémoires » de Mgr le Comte de Paris apportera probablement, sur les intentions du Général de Gaulle, des explications et des précisions que nous attendons avec impatience.